

*Sous la direction de*  
**Jean Baumgarten & Céline Trautmann-Waller**

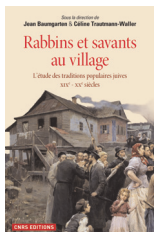
# Rabbins et savants au village

L'étude des traditions populaires juives  
XIX<sup>e</sup> - XX<sup>e</sup> siècles



**CNRS EDITIONS**

## Présentation de l'éditeur



Les « traditions populaires juives » constituaient pour les tenants de la science du judaïsme (*Wissenschaft des Judentums*) un domaine marginal en comparaison des études historiographiques, philosophiques et littéraires juives érudites. Les savants allemands entreprirent néanmoins un vaste travail de collecte, d'analyse et de réflexion théorique autour du folklore juif qui contribua à jeter les bases de la discipline. Du XIX<sup>e</sup> siècle jusqu'à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, rabbins, folkloristes amateurs, artistes, collectionneurs et érudits nouèrent ainsi, autour d'enquêtes, de questionnaires, d'inventaires, d'éditions critiques et de l'analyse des sources, de nombreux contacts scientifiques à travers l'Europe, de Paris à Berlin, de Vienne à Budapest...

Cet ouvrage éclaire cette histoire, trop peu étudiée, du folklore juif à travers les études ethnographiques, les collections privées, la création de musées, les œuvres littéraires dans le cadre de la naissance des « littératures nationales » et des combats identitaires.

*Jean Baumgarten*, directeur de recherche au CNRS et au Centre de recherches historiques de l'EHESS, est spécialiste de la littérature yiddish ancienne et de l'histoire culturelle du judaïsme ashkénaze.

*Céline Trautmann-Waller* est professeur en études germaniques à l'Université Sorbonne Nouvelle-Paris 3. Ses recherches portent sur l'histoire des sciences humaines dans l'espace germanique au XIX<sup>e</sup> siècle.

Rabbins et savants  
au village



Sous la direction de  
Jean Baumgarten et Céline Trautmann-Waller

# Rabbins et savants au village

L'étude des traditions populaires juives  
XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles

**CNRS ÉDITIONS**

15, rue Malebranche – 75005 Paris



## *Sommaire*

Introduction (Jean Baumgarten et Céline Trautmann-Waller).....	7
--	---

### MODÈLES-ESPACES-INSTITUTIONS

Anne-Marie Thiesse : Science du Peuple, science des peuples : l'étude des traditions populaires, un modèle transnational.....	21
Krzysztof Pomian : Le musée juif en Europe centrale et orientale avant la Première Guerre mondiale.....	43
Perrine Simon-Nahum : Folklore, tradition et francité : le Moyen Âge de la science du judaïsme (1870-1900).....	51

### VIENNE :

#### PREMIERS JALONS D'UNE ETHNOGRAPHIE DES JUIFS

Dominique Bourel : Max Grunwald et la science des superstitions .....	67
Carsten L. Wilke : L'ethnographie juive d'Adolf Jellinek, 1861- 1870 : un projet précoce.....	77

BUDAPEST : DES TRADITIONS RABBINIQUES  
AUX ÉTUDES FOLKLORIQUES

Csaba Tibor Tóth : Savants et comédiens. L'intérêt pour la culture yiddish à Budapest au tournant du xx <sup>e</sup> siècle .....	101
Celine Trautmann-Waller : Immanuel Löw (1854-1944) : un folklore savant ? .....	113
Jean Baumgarten : Bernard Heller (1871-1943) et l'étude du folklore juif.....	139

EMPIRE RUSSE : EXPÉDITIONS, COLLECTES ET ENQUÊTES

Claire Le Foll : La première étude ethnographique sur les juifs de Russie : science juive ou science impériale ?.....	159
Kerstin Armborst-Weihs : Entre culture populaire juive, anthropologie et statistique : les travaux ethnographiques de la Société historico-ethnographique juive de Saint-Petersbourg-Petrograd-Leningrad .....	183
Nathaniel Deutsch : Collecter la Torah du peuple : la théorie du folklore juif dans l'expédition ethnographique de An-Sky .....	209

DE L'EUROPE ORIENTALE AUX AMÉRIQUES : PRÉSERVATION  
ET RECONFIGURATION D'UN PATRIMOINE ENGLOUTI

Judith Lindenberg : Les recueils de chants et d'histoires populaires dans la collection <i>Dos poylische yidntum</i> : Une entreprise de sauvegarde mémorielle .....	227
Carole Ksiazencic-Matheron : Folklore et littérature chez Isaac Bashevis Singer : Rencontres du troisième type.....	249



## *Introduction*

Le terme de « folklore » introduit en 1846 par l'anglais William Thoms connut une carrière rapide et impressionnante. C'est sous l'égide de cette étiquette que l'étude des traditions populaires se développa durant la deuxième moitié du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle dans toute l'Europe, devenant un champ de recherche à part entière et donnant lieu à la création de sociétés savantes, de revues, de congrès, de musées. Les injonctions étaient généralement les mêmes : sauver ce qui était condamné à disparaître avec l'avènement de la modernité et étudier dans les vestiges collectés les particularités de la mentalité populaire, voire celles de différents « esprits nationaux ».

S'intéresser à la manière dont s'est développée l'étude des traditions populaires juives suppose donc au moins deux choses : premièrement, étudier la manière dont ce champ disciplinaire s'est articulé par rapport à différentes traditions d'études juives (l'érudition traditionnelle ou encore la *Wissenschaft des Judentums*, inspirée par la tradition historico-critique) ; deuxièmement étudier la manière dont ce champ a interagi avec le modèle international évoqué plus haut, tout en étant marqué par certaines spécificités. Autant en raison d'une très forte mobilité sociale des juifs à cette époque, que de la pression exercée par de nombreux gouvernements pour inciter les juifs à se détourner d'une religion et d'une culture jugées dépassées et parfois menaçantes. L'angoisse de la disparition et les débats provoqués par une modernité envisagée sous l'angle de l'assimilation pouvaient prendre dans ce cas

spécifique des formes pour ainsi dire paroxystiques. Ici comme ailleurs, il s'agissait donc de préserver, c'est-à-dire de constituer en patrimoine et de monumentaliser, des pratiques et des objets qui avaient fait partie de l'environnement quotidien et de la vie courante, mais aussi de se ressourcer auprès de traditions dont on avait pourtant souvent tout fait, à peine quelques décennies auparavant, pour se démarquer et se distancier.

De manière générale la redécouverte des cultures « populaires » se concevait souvent à l'époque de la vogue du « folklore » comme en opposition à des pratiques scientifiques plus anciennes et plus nettement philologiques. L'idéal consistait ainsi à aller puiser directement « dans le peuple » les témoignages de traditions toujours pratiquées et vécues. Contre des traditions plus livresques centrées selon ces critiques sur des sources avant tout textuelles et anciennes, les folkloristes estimaient ainsi être « en contact » avec le présent, la vie pratique, le peuple, en oubliant tout ce que ce type d'enquête devait au romantisme, précisément très philologique, d'un Jacob Grimm. Un enthousiasme un peu naïf pour le folklore et son étude masquait ainsi un champ de théories et de méthodes étonnamment plus complexe et plus riche qu'on ne le croit souvent, dans ses tentatives d'analyser et de modéliser le « populaire », d'interroger les circulations entre cultures d'« élite » et cultures populaires, entre l'oral et l'écrit. L'intérêt pour les traditions populaires ne constitua donc nullement une exclusivité du romantisme, même si ce dernier l'exacerba, en fit un de ses enjeux centraux et le marqua pour ainsi dire idéologiquement de son sceau. Ce qui étonne au contraire c'est la grande diversité des sources auxquelles une étude des traditions populaires pouvait puiser. Envisager l'émergence d'un intérêt pour les traditions populaires, de méthodes spécifiques dans une extension temporelle large, et en intégrant des figures souvent oubliées au profit des seuls frères Grimm puis de la vogue folkloriste de la seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, permet en même temps de revoir les oppositions simplistes entre l'« archaïque » et le « présent vivant », le « populaire » et le « lettré ».

Les traditions populaires furent longtemps considérées comme un domaine mineur au sein des études juives. On pourrait citer en guise d'illustration deux remarques du mentor de la Science du judaïsme, Leopold Zunz. En 1820, il pouvait comparer les Hassidim de Pologne à

des « sauvages de Nouvelle Zélande<sup>1</sup> ». Pour lui, les récits hassidiques ne sont que des légendes fantaisistes, fruit de l'imagination de disciples égarés par la mystique et les superstitions et dont la science n'a pas à tenir compte. De même, nous pourrions citer cet autre extrait concernant les légendes créées autour du personnage de Rashi<sup>2</sup> :

Un groupe de menteurs malveillants apparut qui inventa toutes sortes de miracles autour du saint homme, autant de remarques qui ne peuvent convenir qu'aux amateurs de mensonges, qui n'ont aucun sens de la réflexion... L'un le décrit comme un faiseur de miracles devant le duc Godefroy de Bouillon, un autre le fait se réveiller de sa mort éternelle pour revenir parmi les vivants ou pour parler en rêve avec un ami. Un autre le fait errer dans différents pays, pour diffuser ses livres dans les synagogues et les écoles, un autre encore enlève ses os de France pour les enterrer dans son tombeau à Prague... Finalement, tout ceci n'est que non-sens et seuls les gens qui aiment les merveilles et ceux qui croient en la magie peuvent s'en servir.

Ces deux opinions témoignent de l'attitude négative des savants juifs allemands qui prévalait au XIX<sup>e</sup> siècle, lorsqu'on évoquait soit le judaïsme d'Europe de l'Est, soit lorsque des érudits étaient confrontés à des textes relevant de la « culture populaire juive ». Parallèlement aux sources à partir desquelles fonder une science du judaïsme « sérieuse » – au premier chef, la philosophie, l'archéologie, les commentaires rabbiniques, l'histoire et la philologie –, Leopold Zunz circonscrit, pour mieux les maintenir à distance, voire les stigmatiser, les « balivernes ou sornettes rabbiniques » qui ne constituent qu'une partie infime d'un vaste continent marginal, hybride, sauvage, infantile, tissé de croyances

---

1. Cité par Steven E. Ascheim, *Strangers and Brothers, The East European Jew in German and German Jewish Consciousness (1800-1923)*, Madison, University of Wisconsin Press, 1982, p. 14 ; voir également Barbara Kirshenblatt-Gimblett, « Folklore, Ethnography and Anthropology », *The Yivo Encyclopedia of Jews in Eastern Europe*, Gershon D. Hundert (éd.), New York, Yivo, New Haven, Yale University Press, 2010 : [http://www.yivoencyclopedia.org/article.aspx/Folklore\\_Ethnography\\_and\\_Anthropology](http://www.yivoencyclopedia.org/article.aspx/Folklore_Ethnography_and_Anthropology) (consulté le 14 avril 2014).

2. Leopold Zunz a rédigé une étude sur Rashi et son commentaire de la Bible : « Salomon ben Issac, genannt Raschi », in *Zeitschrift für die Wissenschaft des Judentums*, 1, 1822, p. 277-384. Pour Zunz, les légendes médiévales nées autour du personnage n'ont rien à voir avec l'œuvre et la personnalité de Rashi. Ces légendes nées de l'imagination populaire doivent être exclues de l'étude scientifique prônée par les savants de la *Wissenschaft des Judentums*.

irrationnelles, de rituels bizarres, de superstitions exotiques et de créations tératologiques conservées et transmises par le peuple<sup>3</sup>.

En l'espace d'un demi-siècle, environ entre 1850 et 1900, s'opère une sorte de renversement, marqué par le « retour du refoulé » et la lente redécouverte des traditions populaires juives. Monde dangereux, troublant, fascinant qui forme la part nocturne, cachée, archaïque du judaïsme, qui vient jeter le trouble et s'inviter à la table du monde académique pour en perturber les règles et les classifications. Que faire de ce refoulé « populaire », de ce qui, jusqu'alors, n'avait pénétré que par effraction dans le discours scientifique, rationnel et éclairé ? Comment l'intégrer dans le cadre théorique et méthodologique qui se constitue autour de la science du judaïsme ? Quels modèles et méthodes utiliser pour domestiquer et apprivoiser ce continent indiscipliné que constitue la « culture populaire juive ».

Dès le début du XIX<sup>e</sup> siècle, dans les écoles juives proches de la *Haskalah*, une place est réservée à la *statistische Geographie* qui comprend la description des modes de vie des peuples et la description des us et coutumes (*Sitten, Gebrauche, Lebensart*). Mais, ce sont surtout les savants juifs allemands qui furent parmi les premiers à donner, dans leur classification des savoirs, une petite place aux traditions populaires juives. En 1822, Immanuel Wolf, dans sa brochure programmatique sur la *Wissenschaft des Judentums*, décrit la discipline des *Statistiken* : « étude statistique du judaïsme en relation avec les Juifs du temps présent dispersés dans les pays du monde<sup>4</sup> ». Dénomination reprise par Leopold Zunz qui ajoute le concept de *Tradition*, comprenant, entre autres, les anecdotes, proverbes, récits, contes et légendes. Il utilise deux autres termes qui s'imposeront : *Volkskunde* ou *Völkerkunde*<sup>5</sup>. Le regard distancié, mêlé d'ironie condescendante, permet de brider cette matière intrigante, débordante et irrationnelle, tout en

---

3. Sur la représentation du folklore et des traditions populaires juives au XIX<sup>e</sup> siècle, voir Barbara Kirschenblatt-Gimblett, « Problems in the Early History of Jewish Folkloristics », *Proceedings of the Tenth World Congress of Jewish Studies*, vol. 2, 10D2, 1989, p. 21-31 ; *id.* « Folklore, Ethnography and Anthropology », *op. cit.*

4. Immanuel Wolf, « Über den Begriff einer Wissenschaft des Judentums », in *Zeitschrift für die Wissenschaft des Judentums* (ZWJ), 1, 1823, p. 1-24.

5. Leopold Zunz, « Grundlinien zu einer künftigen Statistik des Juden », in *ZWJ*, 1.3, 1823, p. 523-532.

rendant possible un discours scientifique qui participe à la reconnaissance du domaine. Les savants oscillent entre l'émerveillement devant les « trésors du patrimoine populaire juif » et le souci de classification, de rationalisation, nécessaire pour tenir en respect cette part obscure du passé lointain du judaïsme. Jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, les traditions populaires sont définies comme des « survivances », des « restes », des « vestiges » d'une époque primitive du peuple juif, qui se perpétue dans des coutumes « barbares », des croyances insensées et des récits abracadabrants, qu'il faut à la fois tenir à distance et répertorier. On ne peut s'empêcher de faire un parallèle avec la conception des *représentations populaires* chez Freud, assimilées, comme il le dit dans *Moïse et le monothéisme*, à des « traces mnésiques inconscientes des impressions du passé<sup>6</sup> ». Un pont est ainsi jeté entre la psychologie individuelle et la psychologie collective, entre les symptômes et les croyances populaires.

C'est une nouvelle génération de savants, entre la fin du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle, à travers toute l'Europe, de Vienne, Budapest, Paris à Londres qui posera les fondements de l'étude scientifique des traditions populaires juives. L'épicentre de cette transformation culturelle se situe tout d'abord à Hambourg (puis à Vienne) où, en 1898, le rabbin Max Grunwald, fonde la *Gesellschaft für Jüdische Volkskunde*, et, l'année suivante, les *Mitteilungen der Gesellschaft für Jüdische Volkskunde* ; puis, au début du XX<sup>e</sup> siècle, le musée juif de Hambourg. La discipline du folklore juif se développe et se ramifie dans les principales capitales d'Europe, alors que se multiplient les revues, musées, sociétés ethnographiques et que se crée une sorte de « république des folkloristes juifs » à travers l'Europe. Il s'agissait de collecter, d'étudier le maximum de traces de modes de vie traditionnels en train de se transformer, d'enrayer la vague d'assimilation, en montrant la beauté, la richesse et la pérennité des coutumes juives, mais aussi d'appliquer les méthodes de la science du judaïsme à des sources (orales, écrites) qui avaient été longtemps négligées et, par le biais du comparatisme, d'entrevoir la tradition juive dans une relation de complémentarité, de réciprocité, dans un jeu de miroirs avec les cultures majoritaires qu'elles soient chrétienne ou musulmane, au fil des médiations, des influences et des échanges.

---

6. Sigmund Freud, *Moïse et le Monothéisme*, Paris, Gallimard, 1948, p. 126, 136.

Un autre foyer se créa, à la même époque en Europe orientale – à Varsovie, Vilna, Saint-Pétersbourg –, en réaction aux conceptions de la *Wissenschaft des Judenthums*<sup>7</sup>. La culture populaire juive n'est plus considérée comme un simple *objet* d'étude, laissant sous-entendre un appauvrissement, un dessèchement, voire une disparition du judaïsme, mais comme une force créatrice, un des moteurs de la renaissance culturelle juive<sup>8</sup>. Les savants d'Europe orientale sont influencés par l'idéologie du *Bund*, du *Folkspartei* et du populisme russe, qui enjoignait « d'aller vers le peuple<sup>9</sup> ». Ce mot d'ordre qui, par un étrange rapprochement, fait penser à l'injonction des rabbis du Talmud lorsqu'ils disaient, à propos de l'observance des coutumes (*Minhagim*) : « va et observe ce que le peuple dit ou fait » (voir Talmud de Jérusalem, Préah, 7, 5 ; 20 c).

Alors que l'antisémitisme tendait à réduire la culture juive à un amas hétéroclite de coutumes hybrides, les savants juifs d'Europe orientale assignent au folklore une place centrale, non seulement pour la connaissance du passé juif, mais aussi dans la perspective du combat pour l'obtention des droits civiques et du renouveau culturel. Comprendre, étudier et présenter le passé juif n'est pas considéré comme une activité d'antiquaires, de collectionneurs ou d'entomologistes, mais dans la perspective de la construction de la culture juive moderne. L'expédition ethnographique de S. An-Sky en 1912 et la création du YIVO (Institut scientifique juif) en 1925 à Vilna, institution dans laquelle existait une section consacrée à l'étude du folklore juif, constituent deux des temps forts de cette redécouverte des traditions populaires juives en Europe orientale.

Il serait toutefois limitatif de ne présenter ce domaine qu'en termes d'opposition entre deux conceptions dominantes, l'une centrée sur l'Europe occidentale, l'autre sur l'Europe orientale. La circulation des savoirs, la mobilité des savants, l'influence des traditions érudites locales, l'institutionnalisation du folklore juif dans des contextes géographiques variés nécessitent d'éclairer une pluralité de modèles, certes interconnectés. Ainsi en est-il des pôles culturels et des capitales situées dans l'espace culturel européen. On pense au centre viennois où, à la fin

7. Delphine Bechtel, *La Renaissance culturelle juive en Europe centrale et orientale, 1897-1930*, Paris, Belin, 2002.

8. Nokhem Stiff, *Vegn a yidishn akademishn institut*, Berlin, Yivo, 1925.

9. Nathaniel Deutsch, *The Jewish Dark Continent, Life and Death in the Russian Pale of Settlement*, Cambridge, Harvard University Press, 2011.

des années 1890, l'étude des traditions populaires juives prend un essor important avec la création, par le rabbin viennois Max Grunwald (1871-1953), d'une société savante (*Gesellschaft für Jüdische Volkskunde*), d'une revue (*Mitteilungen (der Gesellschaft) für Jüdische Volkskunde*) (1898-1929) et d'un musée (*Museum für Jüdische Volkskunde*). On pense aussi, entre autres, à Budapest où, au sein du séminaire rabbinique, travaillèrent quelques-unes des plus grandes figures de la science du judaïsme en Europe, dont Ignác Goldziher. Mais tous les savants qui travaillèrent au sein de ces institutions nouèrent des liens avec des chercheurs, des institutions, des musées, des sociétés savantes créant ainsi un vaste réseau européen des études folkloriques.

L'histoire de l'étude des traditions populaires juives, telle qu'elle est souvent vue aujourd'hui, obéit à un schéma narratif assez simple, construit autour d'oppositions telles que bourgeois/populaire, Est/Ouest, patrimoine passé/patrimoine vivant, déployées sur un axe temporel : face à un monde juif d'Europe occidentale cédant aux sirènes de la modernité – en voie d'assimilation, d'embourgeoisement, de plus en plus détaché du judaïsme traditionnel –, les Juifs d'Europe de l'Est, issus majoritairement des couches populaires et restés pour cette même raison fidèles aux traditions juives, auraient préservé un judaïsme à la fois populaire et vivant. Du côté occidental, la science elle-même, objectivante et historicisante, n'aurait donc fait que creuser le fossé et « enterrer » le judaïsme. Le monde d'Europe orientale servit non seulement de « conservatoire » des traditions, mais également de source d'inspiration pour une nouvelle génération d'intellectuels juifs qui opérèrent, à l'Est comme à l'Ouest, au début du xx<sup>e</sup> siècle une réévaluation de traditions auparavant jugées arriérées, superstitieuses, et développèrent, contre la science du judaïsme, une pratique scientifique, en prise avec la vie, qui au lieu de se distancier de son objet par sa méthode même (« occidentale », rationaliste, historico-critique) aurait redécouvert les potentialités d'un monde injustement dénigré. Cette redécouverte se voulait souvent fécondée et inspirée, dans sa pratique savante elle-même, par les formes traditionnelles de l'étude. L'anéantissement des traditions juives dites populaires par la Shoah a ajouté une strate supplémentaire – évidemment terrible –, à ce drame de la disparition, contribuant logiquement à une idéalisation à la fois des traditions elles-mêmes et de l'étude qui en avait été développée dans différents contextes au tournant des xix<sup>e</sup> et xx<sup>e</sup> siècles.

Ce récit contient évidemment une part de vérité mais par son caractère unilatéral, il masque une étonnante complexité de l'histoire de l'étude des traditions populaires juives et de sa géographie, des circulations de modèles et de concepts qui l'ont marquée. Ce volume souhaiterait contribuer à ouvrir l'éventail des récits et à remettre en question certains schémas trop simplistes. Ainsi une certaine historiographie de l'émergence des études folkloriques juives reste prise dans les paradigmes de la fin du XIX<sup>e</sup> et du début du XX<sup>e</sup> et, lorsqu'elle veut critiquer les clichés qui ont longtemps relégué dans les marges de l'étude scientifique – voire de la culture tout court –, les cultures juives populaires, elle perpétue parfois une dichotomie Est/Ouest, née du mépris d'une bonne partie des juifs assimilés pour leurs coreligionnaires, ne faisant qu'en inverser les valorisations positive et négative et restant ainsi sans le vouloir tributaire d'un romantisme qui, au nom de l'idéalisation du « peuple » comme entité ethnique, a fourni certains de ses modèles à l'antisémitisme. Cette perspective empêche souvent aussi d'interroger véritablement l'élaboration des traditions populaires juives comme patrimoine et de se demander concrètement qui construit quel type de patrimoine, pour quel public et dans quel but. La réponse à ces questions ne peut pas être la même dans tous les cas et nous oblige à entrer dans le détail de configurations locales, particulières tant du point de vue culturel que du point de vue socio-politique.

En ce qui concerne la Russie, on peut souligner pour commencer qu'elle connut le déploiement d'une pratique d'enquête et d'enregistrement des traditions juives dans un contexte impérial, avant même la période de la Société historico-ethnographique juive de Saint-Pétersbourg (Claire Le Foll). Cette dernière, fondée en 1908, se révèle elle-même (Kerstin Armbrorst-Weihs) comme un espace bien plus divers et conflictuel que la mise en avant de la seule figure d'An-Sky et de ses options politiques et méthodologiques ne le laisse supposer. L'expédition de ce dernier n'en constitue pas moins un moment tout à fait essentiel dans l'histoire de l'étude des traditions populaires juives (Nathaniel Deutsch). De manière générale, il importe aussi de souligner combien certaines des théories et des pratiques développées au sein de la Société historico-ethnographique juive de Saint-Pétersbourg sont marquées par un nationalisme méthodologique qui n'est guère original. Inversement un rabbin autrichien comme Adolf Jellinek (Carsten Wilke) défendait dans une étude au titre pourtant ethnicisant,



*La tribu juive*, un espoir presque messianique dans une association cosmopolite des peuples. En France les savants juifs nourrissent une méfiance viscérale à l'égard de thèmes susceptibles d'alimenter un mysticisme des origines, ce qui apparaît notamment dans leur divergence par rapport à une interprétation racialisée du Moyen Âge français après 1870 (Perrine Simon-Nahum). Réfutant l'idée que la littérature populaire témoignerait à elle seule de la résurgence de l'âme des peuples, ils refusent en même temps de voir dans les légendes médiévales autre chose que des productions culturelles analogues à une littérature de lettrés.

Le cas de Max Grunwald (Dominique Bourel), fondateur à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle d'une revue et d'un musée dédiés aux traditions populaires juives, invite à s'interroger sur l'émergence d'un nouvel intérêt pour le monde populaire, précisément dans un contexte de très forte assimilation, selon une logique propre à l'ensemble du champ (Anne-Marie Thiesse). Plus largement, c'est le lien entre muséification du monde juif et l'Europe centrale qui demande à être étudié (Krzysztof Pomian). Toujours en Europe centrale, la Hongrie, abordée ici à travers les figures de Bernhard Heller (Jean Baumgarten) et d'Immanuel Löw (Céline Trautmann-Waller), se révèle un contexte où érudition classique et intérêt pour les traditions populaires pouvaient se compléter et se féconder mutuellement, poussant à découvrir – derrière le « présent » des traditions populaires – des liens avec des sources archaïques qui n'étaient pas forcément classifiables comme « populaires » ; ainsi qu'à ouvrir l'étude des cultures « classiques » à des aspects que l'on avait longtemps trouvé commode de reléguer au domaine du « populaire » – le corps, la sexualité, les pratiques magiques, etc. Une étude de la présence du yiddish à Budapest autour de 1900 (Csaba Tibor Tóth) oblige quant à elle à distinguer le « folklorique » du « populaire » et à envisager autant l'intérêt des milieux savants juifs hongrois pour le folklore yiddish, que celui d'une partie importante de la population juive pour la culture populaire des cabarets et des théâtres de variété. Cette situation annonce aussi les échanges importants qui existèrent après 1945 entre folklore et littérature et qui à dire vrai étaient présents au moins depuis l'époque de Peretz et d'An-Sky. Le cas d'Isaac Bashevis Singer (Carole Ksiazenicer-Matheron) nous invite à nous interroger sur les mutations du lien au folklore juif, notamment dans un contexte post-génocidaire et américain. Son œuvre littéraire, nourrie par le folklore mais proscrivant toute mythification idéalisante de ce

dernier, ne cherche pas à en dépasser l'étrangeté radicale – comme c'était généralement le cas dans les démarches ethnographiques –, mais invite le lecteur à la rejoindre dans un monde où les normes collectives sont brouillées par l'imagination fictionnelle et la fusion des temporalités. L'histoire d'une entreprise comme «*Dos poylishe yidntum*» (Judith Lindenberg), cent soixante-quinze volumes publiés à Buenos Aires de 1946 à 1966, montre quant à elle combien après 1945 la collection, sous la forme de rééditions, dans le même temps prolonge un geste de l'histoire des savoirs dans le monde yiddish – celui de la collecte –, et lui confère un sens nouveau – celui de la commémoration.

L'objet du présent volume est donc d'éclairer cette histoire, la naissance d'une discipline – l'étude des traditions populaires juives – en axant la réflexion autour de quelques axes.

D'abord une dimension théorique, concernant les méthodes et les présupposés de ce champ de savoir. À une extrémité, on distingue des savants qui englobent le folklore juif au sein du vaste ensemble des cultures européennes, à la recherche de matrices universelles, de thèmes récurrents qui constituent les fondements des mythologies des peuples d'Europe. Le peuple juif n'est qu'un rameau d'un vaste ensemble de cultures, de pratiques, de coutumes, de traditions orales et écrites interconnectées, partagées. Friedrich Salomon Krauss<sup>10</sup>, spécialiste du folklore érotique dont les écrits alimentèrent les discussions préparatoires à la fondation de la Société psychanalytique de Vienne, correspondant de Freud et rédacteur du *Am Ur-Quell, Monatschrift für Volkskunde*, considérait ainsi que le folklore juif faisait partie intégrante du folklore allemand. À l'opposé, pour d'autres savants, il s'agissait – sans nier les passages, les transferts, la circulation des artefacts, la porosité entre les peuples et les cultures – de dégager les formes et les ingrédients constitutifs de la culture juive. S. An-Sky reste, sans doute, le représentant le plus remarquable de cette approche, lui qui, l'un des tout premiers, a défini les traits structurels des traditions folkloriques juives<sup>11</sup>.

10. Ines Köhler-Zülch, «*Friedrich Salomo Krauss*», in *Enzyklopädie des Märchens. Handwörterbuch zur historischen und vergleichenden Erzählforschung*, vol. 8, De Gruyter, 1996, p. 352-358.

11. Sur les écrits folkloriques de S. An-Sky, voir S. An-Sky, *Gezamlte shriftn*, New York, Varsovie, Verlag An-Sky, tome 15, 1928.

Une deuxième dimension du volume concerne la circulation des savoirs et les liens intellectuels qui unissent les savants (folkloristes) juifs dans l'espace culturel européen. Un subtil maillage se tisse entre Varsovie, Saint-Pétersbourg, Berlin, Budapest, Vienne et Paris, ponctué de correspondances privées, d'échanges intellectuels, de voyages de savants, de rencontres, d'analyses croisées de traditions orales populaires juives. Si cette greffe prit relativement rapidement, c'est suite à l'institutionnalisation du domaine du folklore juif, avec la création concomitante (dans les dernières années du XIX<sup>e</sup> et le début du XX<sup>e</sup> siècle à travers l'Europe) de sociétés savantes, de revues ethnographiques, d'universités populaires, de collections privées, de musées qui s'érigent en espace culturel, identitaire et en *lieux de mémoire*. Il s'agit de conserver, exposer, mettre en scène le passé juif et montrer les formes vivantes de la culture juive au présent.

Le volume s'applique parallèlement à mettre en lumière la vie et l'œuvre de quelques personnalités marquantes qui ont participé à la fondation et à la reconnaissance du domaine des traditions populaires juives. Savants qui jalonnent cette aventure intellectuelle, comme autant de bâtisseurs, de fondateurs, de créateurs d'histoire et de mémoire.

Nous n'avons pas oublié, enfin, de montrer combien la littérature apparaît, à partir du XIX<sup>e</sup> siècle, comme un remarquable vecteur de données ethnographiques et d'informations folkloriques. Nombre d'écrivains, taraudés par le sentiment obsédant d'une fin prochaine, sont animés par une pulsion presque obsessionnelle de décrire, de sauver de l'oubli. D'où ce « vertige de l'inventaire » qui traverse nombre de fictions hantées par l'urgence de raconter la civilisation juive à une époque de mutation irréversible. L'angoisse de la disparition pousse les écrivains à inventorier, engranger, nommer tous les éléments éparpillés de la culture populaire juive et à en intégrer les ingrédients comme fondement d'une esthétique moderne.



Retrouvez tous les ouvrages  
de CNRS Éditions  
sur notre site

[www.cnrseditions.fr](http://www.cnrseditions.fr)